

## **A 2006 Langues**

ÉCOLE NATIONALE DES PONTS ET CHAUSSÉES,  
ÉCOLES NATIONALES SUPÉRIEURES DE L' AÉRONAUTIQUE ET DE L' ESPACE,  
DE TECHNIQUES AVANCÉES, DES TÉLÉCOMMUNICATIONS,  
DES MINES DE PARIS, DES MINES DE SAINT-ÉTIENNE, DES MINES DE NANCY,  
DES TÉLÉCOMMUNICATIONS DE BRETAGNE,  
ÉCOLE POLYTECHNIQUE (Filière TSI)

### **CONCOURS D'ADMISSION 2006**

#### **LANGUES VIVANTES**

**(Durée de l'épreuve : 1 heure et demie)**  
**L'usage d'ordinateur ou de calculette est interdit**

Sujets mis à la disposition des concours :  
ENSAE (Statistique), INT, TPE-EIVP.

*Cette épreuve est commune aux candidats des filières MP, PC, PSI.*

*Pour faciliter la correction de l'épreuve, les candidats écriront leur texte toutes les deux lignes.*

*L'emploi de tous documents (dictionnaires, ...) et de tous appareils (traductrices ou calculatrices électroniques, ...) est interdit dans cette épreuve. L'épreuve de langue vivante est constituée, d'une part, d'un THÈME dont les candidats trouveront le texte à la page 2 pour l'allemand, à la page 3 pour l'anglais, à la page 4 pour l'arabe, à la page 5 pour l'espagnol, à la page 6 pour l'italien, à la page 7 pour le russe, d'autre part d'un TEXTE A CONTRACTER en 180 mots dans la langue choisie. Ce texte se trouve pages 8 et 9. Le candidat indiquera lui-même le nombre de mots employés dans la contraction de texte.*

*Le thème est noté sur 8 ; la contraction de texte sur 12. Les candidats sont priés de mentionner en tête de leur copie la langue dans laquelle ils ont composé. Il est rappelé que cette langue est obligatoirement celle qu'ils ont indiquée dans leur dossier d'inscription.*

**Remarque :** *Les références et les titres (lorsqu'ils existent) du thème et de la contraction ne sont ni à traduire ni à résumer.*

## ALLEMAND

Le petit le regarda longuement, puis demanda d'une voix posée :

« Tu fais cela souvent, *zio* ?

— Oui, répondit Giuseppe.

— Et toujours la nuit ?

— Oui, toujours la nuit, répondit l'oncle.

— C'est comme cela que tu gagnes de l'argent ? demanda l'enfant.

— Oui. »

L'enfant garda le silence encore un temps. Puis d'une voix qui ne tolérait aucun commentaire, il déclara :

« Moi aussi je veux faire cela. »

(...)

Sur le chemin de retour, impressionné par l'engouement de son neveu, Giuseppe le prit par les épaules et lui dit :

« Il faut se débrouiller, Donato. Souviens-toi de cela. Se débrouiller. Ne te laisse pas dire ce qui est illégal, interdit ou dangereux. La vérité c'est qu'il faut nourrir les siens et c'est tout. »

L'enfant resta songeur. C'était la première fois que son oncle lui parlait ainsi, avec cette voix sérieuse. Il l'avait écouté et, ne sachant que répondre à cette règle qui venait d'être énoncée, il garda le silence, fier de voir que son oncle le considérait comme un homme à qui l'on pouvait parler.

Laurent GAUDÉ, *Le soleil des Scorta*, Éditions Actes Sud, pp.148.

## ANGLAIS

On avait débarrassé la table et le restaurant se vidait. Camille ne bougeait pas. Elle fumait et commandait des cafés pour ne pas être mise à la porte.

Il y avait un monsieur édenté dans le fond, un vieil Asiatique qui parlait et riait tout seul.

La jeune fille qui les avait servies se tenait derrière le bar. Elle essuyait des verres et lui adressait, de temps à autre quelques remontrances dans leur langue. Le vieux se renfrognait, se taisait un moment puis reprenait son monologue idiot.

— Vous allez fermer ? demanda Camille.

— Non, répondit-elle en déposant un bol devant le vieux, on ne sert plus, mais on reste ouvert. Vous voulez un autre café ?

— Non, non merci. Je peux rester encore un peu ?

— Mais, oui, restez ! Tant que vous êtes là, ça l'occupe !

— Vous voulez dire que c'est moi qui le fais rire comme ça ?

— Vous ou n'importe qui...

Camille dévisagea le vieil homme et lui rendit son sourire.

Anna GAVALDA, *Ensemble, c'est tout*, Éd. Le Dilettante, 2004.

## ARABE

Pourquoi mon grand-père s'enflamme-t-il cette année-là pour Kemal Atatürk ? Nulle part, dans ses écrits, il ne s'en explique, mais je n'ai pas trop de mal à le deviner. Lui qui, depuis toujours, rêvait d'assister au grand chamboulement de l'Orient, lui qui avait passé sa vie à batailler contre le passéisme, contre le poids étouffant des traditions, et pour la modernité, jusque dans les habitudes vestimentaires, il ne pouvait demeurer insensible à ce qui se produisait dans la Turquie de l'après-guerre : un officier ottoman né à Salonique, instruit dans ses écoles, nourri de ses Lumières, qui proclamait son intention de démanteler l'ordre ancien, pour faire entrer ce qui restait de l'Empire, de gré ou de force, dans le siècle nouveau. Ce côté musclé de l'entreprise kémaliste ne devait pas déplaire à mon aïeul, me semble-t-il. (...) Je suis même persuadé qu'il avait dû regretter que sa Montagne ne soit plus territoire turc. Kemal, lui au moins, était un laïc cohérent, pas comme ces Français qui, chez eux, séparaient l'Etat de l'Eglise, et chez nous finançaient l'école du curé !

Peut-être bien qu'il y avait ça et là, entre l'administrateur et son héros, certaines différences d'attitude – il m'est arrivé d'en signaler une, à propos des couvre-chefs ; alors qu'Atatürk voulait remplacer le fez\* et le turban par le chapeau à l'européenne que lui-même arborait volontiers, Botros préférait aller tête nue, prenant ainsi ses distances aussi bien envers ceux qui demeuraient soumis aux traditions orientales qu'envers ceux qui mimaient les gestes des Occidentaux.

Amin MAALOUF, Origines.

\* fez = tarbouche

## ESPAGNOL

Le jour où Maman nous présenta Frédéric Trubert, il ne s'agissait plus pour lui de négociier de la pâte à papier\* en Scandinavie ni d'affronter son conseil d'administration mais de s'exposer au jugement du sourcilleux aréopage que nous formions, mes sœurs et moi. Nous nous étions téléphoné les jours précédents : « Il faut trouver ce type sympathique. Il n'y a pas d'autre possibilité. » Comme toutes les familles, nous sommes une famille à risques. On ne sait jamais d'où peut surgir un dérapage\*\*. Si nous n'avions pas grandi ensemble, nous n'aurions sans doute aucun atome crochu. Tout simplement nous ne nous serions jamais rencontrés. Mais il y a cette enfance en commun qui nous colle à la peau, cette expérience vécue, ineffaçable plutôt qu'ineffable, qui n'a pas fini de nous faire du bien ou du mal, selon les moments.

F. WEYERGANS, *Trois jours chez ma mère*, 2005, Ed. GRASSET, pp. 20-21.

\*pâte à papier = pasta de papel.

\*\*dérapage = descontrol.

## ITALIEN

« C'est moi », dit-elle.

Il se leva d'un bond, stupéfait. (...) Et il reconnut tout de suite le regard sérieux, imperturbable qu'il aimait tant (...).

« Dieu ! que je suis fatiguée ! » fit-elle.

« Il y a une ornière dans l'avenue ; je suis tombée deux fois dedans. Je suis mouillée jusqu'aux genoux... Donne-moi à boire, veux-tu ? »

Jusqu'alors, une parfaite intimité, et même quelque chose de plus, n'avait rien changé au ton habituel de leur conversation. « Monsieur », disait-elle encore. Et parfois « Monsieur le marquis ». Mais cette nuit elle le tutoyait pour la première fois.

« On ne peut pas nier », s'écria-t-il joyeusement, « tu as de l'audace. »

Elle prit gravement le verre tendu et s'efforça de le porter à la bouche sans trembler (...).

« Ouf ! » conclut-elle . « Tu vois, j'ai la gorge serrée d'avoir pleuré. J'ai pleuré deux heures sur mon lit ? J'étais folle. Ils auraient fini par me tuer, tu sais... Ah ! oui, de jolis parents j'ai là ! Ils ne me reverront jamais. »

« Jamais ? » s'écria-t-il, « ne dis pas de bêtises, Mouchette. (...) Petite sottise, es-tu majeure, oui ou non ? »

Extrait de Georges BERNANOS, *Sous le soleil de Satan*, Prologue, III, Plon, 1926.

## RUSSE

- Vous avez revu Alfonso avant son départ pour l'Italie ?
- Oui. Il est venu me voir la veille, il y a donc trois jours. On a parlé de choses et d'autres et c'est en parlant qu'il m'a annoncé qu'il quittait la France le lendemain matin.
- Vous ne lui avez posé aucune question sur ce qui était arrivé ?
- Je ne me serais pas permis de la faire. Et puis je savais que même s'il était compromis, il était innocent.
- De quoi avez-vous parlé ?
- De la vie qui l'attendait à Modène. Et aussi un peu d'elle, de Claire. Il m'a dit qu'il y a dix ans de cela, il avait eu un sentiment pour elle et que s'il n'y avait pas eu Pierre il l'aurait prise avec lui dans sa cabane. C'était la première fois qu'il me le disait. Je n'en avais jamais rien su.

Marguerite Duras, *L'amante anglaise*, Gallimard, 1967.

## CONTRACTION

*Le texte ci-dessous est à résumer, dans la langue choisie, en 180 mots, avec une tolérance de 10 % en plus ou en moins sur le nombre de mots. Si l'écart est supérieur à 10 % et inférieur à 20 %, la note théorique est divisée par deux ; un écart supérieur à 20 % entraîne la note 0.*

*Le candidat devra indiquer lui-même le nombre de mots employés.*

*L'épreuve est notée selon la qualité de la langue étrangère employée entre 0 et 12 ; la note ainsi obtenue est multipliée par un coefficient compris entre 0 et 1 selon la fidélité au texte de départ.*

### **Dis-moi ce que tu consommes, je te dirai qui tu es**

Qu'on le veuille ou non, la société de consommation change. L'envie de consommer est toujours là, mais les moteurs du désir ne sont plus les mêmes que ceux qui ont marqué les décennies précédentes.

Les années 60 ont marqué le premier âge de la société de consommation, celui où les produits correspondaient à des besoins tangibles. On les achetait avant tout pour leur valeur d'usage, la fonction qu'ils accomplissaient et qui améliorerait souvent le cadre de vie. Ainsi du réfrigérateur, de la machine à laver, de la télévision, de l'automobile, des couches-culottes, de la lessive et de bien d'autres encore. Par l'acquisition de biens matériels de plus en plus nombreux, la consommation a permis la transformation des modes de vie et s'est associée à la notion de progrès. En 1963, Edgar Morin décrivait l'entrée dans une nouvelle civilisation, « du bien-être, du confort, de la consommation, de la rationalisation ».

Les années 80 ont incarné l'apogée du deuxième âge de la consommation, celui où la valeur d'image se substitue à la valeur d'usage. À l'âge de la dynamique individualiste, les objets ne répondent plus à des besoins collectifs mais se personnalisent. Ils visent essentiellement à différencier leurs utilisateurs. La consommation s'organise selon une logique de signes. Signes de réussite ou d'appartenance à un groupe social. Une voiture, des vêtements de marque, une maison bien équipée agissent avant tout comme des marqueurs sociaux. Ils ne répondent plus simplement à un besoin, mais ils sont choisis pour leur immatériel, l'imaginaire qu'ils incarnent souvent construit par la publicité.

Trop souvent, les analystes comme les critiques en restent là. Pourtant, nous sommes entrés dans une nouvelle étape de la société de consommation. Les objets ne répondent plus simplement à des besoins : on n'a généralement pas besoin de changer de voiture ou de lave-vaisselle. Aux logiques d'arbitrage de prix ou de marquage social, s'ajoute un nouveau moteur, d'ordre psychologique. Nous choisissons de plus en plus les marques ou les produits pour le bénéfice psychique qu'ils nous apportent. Et celui-ci est souvent inconscient. Comment faire un choix rationnel quand, dans un hypermarché, on doit arbitrer entre 22000 produits ?

La logique du désir s'est toujours articulée autour de la notion de manque. Mais ce manque est devenu psychologique. Les objets et les marques comblent des vides affectifs. Avec le fameux « *Parce que je le vaux bien* », la marque l'Oréal joue sur la satisfaction narcissique et aide les femmes à se sentir plus belles. Elle stimule leur confiance en elles et les aide à se sentir désirables, tout en véhiculant l'idée de contrôle, de maîtrise de soi et de son

image. Le succès actuel des marques de luxe repose sur un mécanisme similaire, celle du luxe « pour soi » plutôt que du symbole de statut.

Par la multiplication des objets, et des messages, la consommation protège de la panne de jouissance. Il n'y a plus de temps morts, ceux-ci sont comblés par des objets, qui ont une nouvelle fonction, celle de béquille identitaire. En identifiant le modèle de la « consommation compensatoire », les chercheurs anglo-saxons soulignent combien les objets du quotidien compensent des déficits identitaires. Ils deviennent une partie de nous-mêmes, traduisent qui nous sommes, ou qui nous rêverions d'être. Le choix paradoxal d'un 4x4, alors qu'on conduit en milieu urbain, vise avant tout à exprimer sa personnalité, à s'identifier à un style de vie rêvée. Dans une société de cols blancs, on se sent plus libre en Levi's, plus viril en Harley Davidson ! On se sent une meilleure mère en utilisant des couches de marque. On maîtrise son corps et son image en utilisant un nouveau shampoing à forte composante technologique. De même qu'on est plus féminine en Chanel. Les marques cultes développent une valeur ajoutée affective.

Dans une société vieillissante, en panne de repères et de projet collectif, la consommation devient une véritable thérapie. Le discours santé des marques alimentaires, les arguments sécurité des marques automobiles rassurent une société anxieuse et peu sûre d'elle. Les objets nous consolent, nous confirment dans notre existence, ou meublent le vide de sens auquel nous sommes confrontés. Il faut désormais aborder la société de consommation avec une nouvelle clé de lecture, où leur valeur affective l'emporte sur leur fonction.

Nicolas RIOU,  
Extrait de *Libération*,  
Lundi 31 octobre 2005.